

Chapitre 1

Cimetière de Redon Octobre 2010.

Depuis quelques minutes déjà le soleil s'est éclipsé et le ciel s'est gravement assombri, plongeant du même coup la ville dans une sorte de pénombre sinistre, maussade. Des cumulus lourdement chargés courent nerveusement au-dessus des têtes. De violentes bourrasques font tourbillonner des centaines de feuilles mortes qui s'entassent à l'angle du mur de vieilles pierres émoussées du cimetière. Une femme d'un âge très avancé, prévoyante face aux éléments qui vont sûrement se déchaîner, quitte précipitamment les lieux. Elle marche avec difficulté sur le gravier épais de l'allée principale, courbant naturellement l'échine. Elle s'est liée une capuche transparente sur le crâne, un plastique protecteur contre une pluie qui s'annonce pénétrante.

D'un coup d'œil nerveux, Mathias balaye l'espace autour de lui. La petite vieille prend le chemin du haut portail en fer forgé qui ferme le cimetière. Dans quelques secondes, il se retrouvera seul. Seul ! Non. Il y a tous ces pensionnaires allongés les uns à côté des autres. D'un geste sec il tire le col de son blouson et le plaque contre son cou. Son regard se pose sur la tombe sommairement fleurie d'une rose blanche, une rose unique enfilée dans un long vase étroit posé devant la stèle, une fleur fraîchement coupée. Est-ce lui qui a remplacé la précédente à peine fanée, jetée dans l'allée ? Il ne sait plus.

En face de lui, à l'angle droit de la stèle, une croix dorée finement ciselée dans la pierre de granit blanc. Il a été demandé

également que soit reproduit un dessin représentant un cœur entravant deux mains. Ce dessin crayonné par sa fille dans l'année de ses huit ans est punaisé sur le mur de sa chambre. Deux mains dans un cœur. Deux mains, une petite : la sienne, et une plus grande : celle de sa mère. L'une à côté de l'autre, leurs auriculaires se chevauchent. Liées dans la vie. Liées dans la mort. Liées pour l'éternité. Cœur incrusté dorénavant dans le granit de leur dernière demeure.

Des grondements sourds résonnent maintenant en échos réguliers dans le ciel à l'extrême ouest de la ville et se rapprochent sournoisement. Quelques gouttes éparses se fracassent autour de lui, au sol, sur les tombes, et ensuite c'est un déluge d'eau qui s'abat violemment sur le cimetière.

Sorti de nulle part, un chat noir, surpris et affolé par cette pluie battante qui lui mitraille le poil, trouve refuge sous les branches basses d'un conifère taillé en menhir. Il reste là, tapi un court instant avant de bondir dans une allée voisine et de disparaître derrière un haut monument de pierres défraîchies.

Mathias presse encore une fois les deux extrémités de son col sur son cou. Il lance un dernier regard sur la tombe avant de s'éloigner vers la sortie. Passé la grille, il se précipite dans la cabine téléphonique accolée au mur d'enceinte du cimetière.

« *Pas vraiment l'endroit idéal pour engager une conversation au téléphone* », juge-t-il.

Il plonge les doigts dans une de ses poches et en retire un paquet de cigarettes, des blondes. La pluie redouble d'intensité. Elle fracasse les vitres de la cabine par saccades régulières. Des bourrasques de vent alimentent ce semblant de tempête.

« *J'ai le temps d'en griller une petite... en attendant que ça se calme* », se dit-il en scrutant le ciel.

La flamme de son Zippo jaillit. Il aspire doucement une longue bouffée avant de recracher un étroit filet de fumée blanchâtre qui enveloppe le plafond de l'habitacle. Il toussote.

« *Putain d'orage !* »

Seconde inhalation. Le vitrage devient presque opaque. D'un revers de la manche, il en essuie un coin.

« *Rien à faire !* »

Il entrouvre la porte. La pluie s'infiltré aussitôt à l'intérieur. Il repousse le battant.

« *Bon... je finis ma clope* ».

Exaspéré par ce temps de chien, Mathias tire une nouvelle fois sur le filtre. Le bout de sa cigarette devient vite incandescent, tantôt rouge, tantôt jaune. Le tabac crépite sous ses aspirations nerveuses et finit par embuer définitivement la surface vitrée de la cabine. Il pianote sur la tablette, là où reposait jadis le bottin remplacé maintenant par des graffitis d'inspiration maladroite. Il repense au cœur incrusté dans la pierre.

« *Ça n'aurait pas dû se passer ainsi. Pourquoi elles ? Si seulement je pouvais...* »

De rage, il décroche un grand coup de poing sur la tablette. Le combiné se décroche de son socle et se met à tourner comme une toupie au bout de son câble torsadé. Mathias jette alors son mégot à terre et l'écrase avec la pointe de sa chaussure. Il sort de la cabine.

« *Merde ! Ça tombe toujours autant. Tant pis, j'avais pas y rester* ».

Il courbe l'échine comme venait de le faire la petite vieille tout à l'heure dans l'allée principale du cimetière, puis il s'élance sur le trottoir et prend la direction du centre-ville. Quelques centaines de mètres plus loin, en arrivant à hauteur de l'hôpital, un véhicule de pompiers bifurque devant lui et s'avance lentement dans le sas des urgences. Deux ambulanciers sautent rapidement à terre alors que les portes à battants à l'arrière du véhicule s'ouvrent en grand. Avec des soins tout particuliers ils descendent le chariot sur lequel un corps sanglé est allongé. Une équipe médicale au complet est déjà sur place et prend en charge le blessé pour le diriger sans perdre une seconde à l'intérieur du bâtiment. Mathias a un vague pressentiment. Il se rapproche du

sas, soudain happé par un besoin de voir. De l'endroit où il se trouve, malgré les quelques mètres qui le séparent du sas, il a une drôle de sensation : l'impression de connaître le blessé. Son visage est en partie recouvert par un drap ensanglanté. Sa peau est tuméfiée à l'extrême. À croire qu'un rouleau compresseur lui est passé dessus.

— Salement amoché le type, lance le brancardier à son collègue en refermant les deux portes du véhicule.

— Ouais... je doute qu'il s'en tire. On a manqué de le perdre à deux reprises pendant le trajet. J'ai cru qu'il allait nous claquer entre les doigts avant d'arriver ici.

— L'autre a eu moins de chance, mort sur le coup le pauvre vieux.

— Celui-là ne va pas tarder à le rejoindre. Ce serait un vrai miracle s'il passe la nuit. J'te parie un billet de vingt que demain son nom sera en bonne place dans la page nécrologie du canard.

— Tu ne prends pas un risque énorme en disant ça. Il a déjà un pied dans la tombe le bonhomme.

Mathias est maintenant tout près des deux hommes, à deux doigts de les toucher, il lui suffit de tendre le bras.

« J'y étais à l'instant entre les tombes... »

Alors qu'il s'apprête à les interpeller, un break du S.M.U.R. s'engage à son tour dans le couloir fléché menant au sas, gyrophare bleu scintillant. Il fait un pas sur le côté et se colle contre la paroi en fer du bâtiment. Le premier véhicule quitte le centre hospitalier sur le champ.

« Merde ! Je n'ai pas eu le temps de leur demander. Qu'importe ! J'entre... et je me renseigne ».

Le bureau d'accueil des urgences se situe juste sur sa droite. Deux jeunes filles discutent âprement derrière un comptoir. L'une compresse une pile de dossiers contre sa poitrine, tandis que la seconde recherche des documents dans un classeur

vertical. Mathias hésite une seconde puis demande sur un ton poli :

« *S'il vous plaît, une personne gravement blessée vient d'être admise il y a deux secondes et... et il me semble la connaître. J'aimerais être certain de ne pas me tromper. Si vous pouviez me donner son nom ?* »

Pas de réponse. Pas un regard dans sa direction. Elles continuent leur tête-à-tête sans se soucier de sa présence. Il fronce les sourcils.

« *Hou ! Hou ! J'suis là !* »

Un interne arrive en trombe à côté de lui. Les coudes sur le comptoir, il interpelle l'une des deux hôtesses d'accueil qui se détourne aussitôt de son classeur.

— Ma douce Amandine, si on te demande, le nouvel entrant vient d'être admis illico presto au bloc n°2. Il m'a l'air bien mal en point. L'Alsacien va faire tout son possible, mais... ce n'est pas gagné d'avance.

— Tu as pris son identité ? lui demande-t-elle.

La jeune Amandine a toujours cette étincelle dans les yeux dès qu'elle est en contact avec 'son interne'.

— Bien sûr ! J'ai récupéré ses papiers dans son blouson.

Il expédie d'un geste banal le portefeuille sur le bureau derrière le comptoir.

— Les gendarmes n'ont pas retiré ses papiers ?

— Je n'en sais rien moi, il faut leur demander. Tu fais le nécessaire ma douce Amandine... Je compte sur toi.

Mathias écarquille des yeux tout ronds. Un cuir lézardé couleur marron foncé, acheté chez un artisan de Rochefort-en-Terre. Un cadeau de sa femme le jour de ses trente ans, avec ses initiales gravées dessus : M.G.

« *Mais... c'est mon portefeuille !* »

Il s'empresse de mettre la main à la poche intérieure de son blouson, poche vide bien sûr. La dénommée Amandine déplie déjà le cuir et en retire une carte d'identité récente.

— Mathias Grandval... Né le 15 juin 1975, ça lui fait donc... trente-cinq ans. En pleine force de l'âge. 1 m 85... Belle bête ! Cheveux bruns, le teint mat, les yeux clairs... Hum ! Vraiment un beau mec ! C'est le genre de type que toute femme normalement constituée aimerait retrouver le soir sous la couette, claironne-t-elle.

Sa collègue fait deux pas vers elle et jette un œil curieux par-dessus son épaule.

— Tu parles pour toi, je présume ? Fais voir ? Ouais... pas mal. Dis ! Ce serait tout de même fort dommage s'il ne s'en sortait pas. Il est vachement mimi... Il ne fait pas son âge en plus. Célibataire ?

— Je ne sais pas, répond-elle en fouillant le portefeuille.

« Hé ! Ce n'est pas un peu fini cette mascarade. Rendez-moi ça ! » s'emporte Mathias qui n'y comprend rien.

— Petites cochonnes, lance l'interne qui se marre en les voyant s'extasier sur la photo.

Il se détourne du comptoir. Les portes automatiques s'écartent encore une fois. C'est le quotidien des urgences. Un brancard roule poussé par un pompier charpenté suivi de près par deux autres du même gabarit.

L'interne se précipite au devant d'eux et demande :

— C'est urgent ?

L'homme a une moue dubitative pour toute réponse.

— Je ne pense pas, répond son collègue gradé. On l'a trouvée dans sa cuisine, allongée au pied de la table, inconsciente. C'est une voisine qui nous a prévenus.

La personne secourue est une petite vieille, toute frêle, le visage émacié, les joues creuses, les paupières boursouflées et tombantes. Ses mains osseuses, décharnées, reposent le long du drap qui la recouvre, des mains à la peau transparente et aux doigts crochus qui donnent un aperçu de la maigreur de son corps, de la souffrance qu'elle devait endurer chaque jour.

L'homme entraîne l'interne à l'écart.

— D'après sa voisine, cette dame ne se nourrit pas bien. Les fins de mois sont très difficiles semble-t-il. Elle ferait souvent l'impasse sur des repas. Elle a également perdu son mari il y a trois ou quatre mois... ça n'a pas dû l'arranger.

— Quelques jours de repos chez nous, une bonne alimentation et elle sera sur pied très bientôt.

L'interne pose une main délicate sur l'épaule de la petite vieille et se penche sur elle.

— Nous allons bien vous soigner, madame ! lui murmure-t-il à l'oreille.

Déjà, une aide-soignante à l'allure redondante prend en main le brancard et le dirige vers le long couloir menant aux chambres des urgences. Mathias a laissé l'action se dérouler sans bouger. Dans le bureau de l'accueil, la dénommée Amandine converse au téléphone tandis que sa collègue est partie avec ses dossiers. Le hall vient de se vider aussi rapidement qu'il s'est rempli. Les trois pompiers sont ressortis de l'hôpital, leur véhicule quitte le sas, laissant l'emplacement accessible. Plus un bruit pendant un court instant. Seule la conversation de l'hôtesse au téléphone rompt le silence de la salle. L'interne fait le tour du comptoir et entre discrètement dans la pièce. Mathias va l'interpeller lorsque celui-ci s'approche de la jeune femme et se colle à elle. Il plaque une main sur son postérieur et lui presse une fesse. Elle a un sursaut contenu tandis qu'il insiste en glissant ses doigts avec délicatesse le long de sa cuisse. Mathias reste interdit, surpris, gêné de se trouver là au mauvais moment et involontairement voyeur, bien que cette situation pour le moins cocasse ne soit pas pour lui déplaire. Il n'esquisse nullement un retrait, bien au contraire, et se permet même de s'appuyer contre le comptoir. Pourquoi ne pas profiter du spectacle qui s'offre généreusement à lui ?

« Vont sans doute s'arrêter par là ces deux-là ! Penses-tu ? C'est sans gêne tout de même ! Allez mon salaud, continue... !

C'est ça, oui ! Fais comme si je n'étais pas là... Hé ben dis donc ! »

La jeune hôtesse se trémousse sous les caresses qui se font de plus en plus insistantes. La seconde main la saisit par la taille. L'interne l'embrasse tendrement dans le cou tandis que sa main remonte doucement pour lui caresser les seins.

Comme dans une scène torride d'un film romantique, Mathias voit la paume de la main de la jeune fille s'ouvrir lentement, le combiné téléphonique s'écarter de son visage et glisser le long de ses doigts pour tomber avec fracas sur le bureau. Elle se retourne d'un geste vif. Ses lèvres se collent telles des ventouses contre celles de son compagnon. Ils s'embrassent avec fougue.

Mathias pianote sur le comptoir, passablement énervé, tandis qu'une voix presque inaudible dans l'appareil répète sans cesse des : allo... allo... allo, avant de s'éteindre définitivement.

« J'ai l'impression d'être transparent aujourd'hui », songe-t-il. « Tout le monde est complètement indifférent à ma présence ».

Ses yeux se posent donc sur le portefeuille resté ouvert à l'extrémité du bureau. Même en étirant le bras le plus loin possible, il ne peut l'atteindre.

« Patience, patience... »

Puisqu'il n'a que ça à faire et, sans aucun complexe, il reste là à contempler les deux amoureux qui s'étreignent sans retenue devant lui.

Après quelques instants et une patience qui n'a pas tenu, Mathias se détourne du comptoir et se dirige au fond du vaste hall. Un écriteau pendu au-dessus d'une large porte à battants indique le bloc opératoire. L'accès est interdit à toute personne étrangère au service. Qu'importe ! Ce visage tuméfié du blessé qu'il a vu tout à l'heure ne lui paraissait pas si inconnu que ça. Et puis, son portefeuille... Que faisait son portefeuille dans les mains de ce médecin ?

« Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond. Ce n'était pas moi sur ce brancard ? Ce n'est pas possible... je suis ici-même ».

Le doute s'installe irrémédiablement dans son esprit.

« C'est bien mon nom qu'elle a lu sur la pièce d'identité tout à l'heure. Un accident... 'Ce serait dommage qu'il ne s'en sorte pas', qu'elle a dit. Ouais, c'est ça qu'elle a dit. Quelqu'un en possession de mes papiers a eu un accident et ils croient tous que c'est moi. Je dois leur dire qu'ils se trompent de bonhomme, mais avant, je dois vérifier une chose ».

Il pousse les deux battants et s'engage dans le couloir. La température à l'intérieur est déjà bien plus fraîche que celle de la pièce qu'il vient de quitter. Il frissonne.

« Normal, c'est ça le bloc ! »

Il y a deux salles d'opération. Une intervention vient de s'achever dans le bloc n°1. Il est maintenant inoccupé. Mathias fait quelques pas et s'arrête devant la porte du second bloc opératoire. Comme à la faculté de médecine, une vitre panoramique permet à des étudiants une observation attentive lors d'une intervention en direct. Mathias se fige devant cette grande vitre.

« C'est ici que ça se passe ».

Il dénombre cinq personnes qui s'affairent autour du blessé. Une jeune aide-soignante surveille deux écrans de contrôle. Un assistant seconde le grand chirurgien chauve qui s'apprête à passer à l'acte. Il arrive à l'instant. Les deux mains à la verticale, il attend patiemment avant d'intervenir.

— L'électro est plat, lance la jeune femme soudain en alerte.

Un bip strident sonne en continu. Ils se tournent tous vers l'écran, comme un seul homme.

— Nom de Dieu ! lance le grand chauve, nous sommes en train de le perdre.

Tous les visages, impassibles et sereins avant le début de l'acte, se sont figés d'un coup. Ils ont laissé place à une certaine inquiétude.

— Le cœur du blessé vient de lâcher. Il faut à tout prix le relancer, sinon c'en est fini.

L'équipe réagit alors avec promptitude.

— Merde ! Merde ! hurle le médecin anesthésiste en se penchant sur le corps. Ecartez-vous !

Il chevauche l'homme, applique la paume de ses mains sur sa poitrine et commence à pratiquer un massage cardiaque.

— Et un, et deux, et trois...

Pendant ce temps, une infirmière prend l'initiative de préparer les fers afin qu'ils soient opérationnels le moment voulu.

— ... et huit, et neuf, et dix...

Tous les membres de l'équipe ont les yeux rivés sur l'écran de contrôle. Un trait vert rectiligne défile de gauche à droite. Un son aigu et continu envahit maintenant tout l'espace du bloc. L'atmosphère est pesante. Les secondes s'écoulent au ralenti, comme un chapelet qui s'égraine entre des doigts monastiques. Le décompte reprend :

— ... et un, et deux, et trois...

L'infirmière approche l'appareil de la table. Le grand chauve n'a pas baissé les bras. Même s'ils ont, lui et son équipe, l'habitude de ce genre de situation, ils n'en sont pas pour autant rassurés. Le chirurgien croise le regard de son assistant. Tous les deux savent que le temps ne joue pas en faveur du blessé.

« Putain de cœur qui ne repart pas ! Allez ! Allez ! »

— ... et neuf, et dix.

Mathias est maintenant tout près de la table d'opération, alors que toute l'équipe chirurgicale entoure ce corps meurtri. Il vient de comprendre : c'est bien lui. La vie ne tient donc pas à grand-chose, uniquement à un morceau de métal froid et aux mains expertes d'un grand chauve qui n'a pas commencé à opérer. Une

lumière blanche à la fois intense et très douce l'enveloppe. Son corps s'élève. Il flotte au-dessus. Mathias a la vue qui se trouble. Il s'en va.

— Stop ! Plus une seconde à perdre, on arrête la réa manuelle. Allez... choquez-le !

Les fers sont appliqués sur la poitrine de l'homme. Une secousse énergique soulève son torse. Un bip résonne, des têtes se tournent. Et puis l'oscilloscope s'emballe, la ligne trépigne sur elle-même et reprend un rythme régulier.

« Tout cela est bien fragile », s'inquiète le chirurgien.

— On stabilise. Ensuite on opère. Il faut lui retirer cet éclat d'acier qu'il a dans le crâne.